– VII –

L'ONCIALE GRECQUE DE TYPE BIBLIQUE *

Parmi les écritures livresques de la période impériale et du haut-byzantinisme, l'onciale de type biblique est celle qui a connu le plus long usage, de la seconde moitié du IIe siècle jusqu'au IXe siècle. C'est aussi celle qui est le mieux représentée, tant par les grands onciaux de l'Écriture sainte, auxquels elle doit son nom, que par des fragments de livres retrouvés en Égypte, en Palestine et en Syrie. Mais c'est peut-être celle dont le développement est le moins bien connu et la datation le moins assurée. On accueille donc avec un intérêt particulier l'étude que M. Guglielmo Cavallo vient de consacrer à ce type d'écriture, ainsi que l'important album de planches photographiques dont il l'accompagne[1].

Le terme d'onciale pouvant paraître équivoque, puisqu'il sert à désigner en latin une écriture de type fondamentalement minuscule, M. Cavallo préfère parler de majuscule biblique. En fait, l'équivoque ne présente d'inconvénient que si l'on envisage en même temps l'écriture grecque et l'écriture latine. Certes, il n'est pas question de méconnaître les relations sporadiques et l'influence réciproque des deux écritures, mais pour qui s'attache au domaine grec et byzantin, où il n'existe jusqu'au IXe s. qu'une écriture livresque, s'opposant à la cursive documentaire, le terme d'onciale, consacré par un long usage, n'entraîne pas d'équivoque ; aussi l'emploierai-je dans cette recension.

L'ouvrage de M. Cavallo se divise en cinq parties d'ampleur inégale. Après avoir décrit le canon de l'onciale biblique, il traite le problème des origines et de la formation de ce canon, en retrace ensuite la période de perfection et termine avec sa décadence ; dans la dernière partie, il confronte l'onciale biblique avec d'autres écritures livresques grecques et avec l'onciale latine. Une importante bibliographie et un index des papyrus et manuscrits cités complètent le volume et en facilitent la consultation.

Écriture à deux lignes, l'onciale biblique se caractérise par un petit nombre de formes : le triangle, le carré et le cercle, dont respectivement la base, le côté et le diamètre sont égaux à l'écart des lignes rectrices ; le moule fondamental est donc le carré. Cinq lettres seulement échappent plus ou moins à ce moule : iota, rhô, phi, psi et oméga ; il est notable que pour trois d'entre elles, l'élément vertical de la lettre dépasse soit les deux lignes rectrices (phi et psi), soit la ligne inférieure seule (rhô). Les extrémités libres

* *Scriptorium* 24, 1970, p. 67-74.

1. Guglielmo Cavallo, *Ricerche sulla maiuscola biblica* (Studi e testi di papirologia 2), Firenze, Le Monnier, 1967, 1 vol. de texte, in-8°, XVI-156 p., et 1 vol. de 115 planches.

des traits ne présentent pas d'ornement. L'angle d'écriture, c'est-à-dire l'angle que le calame fait avec les lignes rectrices, est d'environ 75°, alors qu'il était de 35° à 50° jusqu'au milieu du IIe siècle ; les différences de graisses entraînées par l'orientation du calame restent naturelles et ne jouent pas dans le canon le rôle auquel elles seront appelées plus tard. Après avoir rappelé l'essentiel de ces faits, M. Cavallo décrit et illustre de figures le tracé de huit lettres (alpha, bêta, mu, xi, phi, khi, psi et oméga) dont le détail gagne à être examiné de près. En terminant sa présentation du canon, il indique dans quel esprit sera conduite son étude : déterminer les différentes phases d'une ligne de
68 développement qui ait une cohérence graphique interne (« stabilire le varie fasi di una linea di sviluppo del canone che abbia una sua interna coerenza grafica » [p. 12]), de façon à pouvoir attribuer avec précision à chaque témoin la place qui est la sienne dans cette évolution ; ainsi se trouve résolu le problème de la datation, que rendait difficile le petit nombre des témoins datés ou datables. La méthode préconisée est toute différente de celle que pratiquent en général les papyrologues et dont C. H. Roberts en dernier lieu a donné un bel exemple[2] : pour ceux-ci, c'est la parenté d'allure et de style avec des documents datés qui est le fondement d'une chronologie des écritures livresques.

Sur le problème des origines, M. Cavallo commence par présenter le point de vue de ses devanciers et par exposer leurs thèses afin de montrer clairement ce qu'on doit en garder et ce qu'il faut absolument exclure. Des manuels de Kenyon, Thompson et Gardthausen, il ne subsiste rien que la mention de quelques papyrus qui se montreront décisifs pour la solution du problème. La théorie de Schubart – adoptée par A. Sigalas et H. Hunger – qui rattache l'onciale biblique au style sévère, c'est-à-dire à l'onciale bacchylidéenne, n'est pas plus satisfaisante que celle de H. Gerstinger, pour qui l'onciale biblique n'est qu'un développement des écritures livresques des deux premiers siècles de notre ère. Selon M. Cavallo, le problème a été mal posé. Pour lui, la fin du IIe siècle marque une étape décisive dans l'histoire de l'écriture grecque de librairie, en partie à cause du changement survenu dans l'orientation du calame. Il convient donc d'examiner, d'après un grand nombre de témoins, les tendances graphiques fondamentales qui apparaissent à la fin du IIe siècle et dans le courant du IIIe, pour déterminer comment et vers quel moment certaines d'entre elles seront systématisées et aboutiront à la constitution d'un véritable canon. Voici les conclusions de cet examen : l'opposition des pleins et des déliés, en relation avec la tenue du calame, l'absence d'ornements aux extrémités des traits, le tracé de certaines lettres (alpha, bêta, mu, rhô et upsilon, phi), la tendance à couler la plupart des lettres dans un moule carré, telles sont les tendances graphiques de cette période qui vont être systématisées et fixées dans le canon de l'onciale biblique. Parmi les principaux témoins

2. C. H. Roberts, *Greek literary hands 350 BC – AD 400* (Oxford palaeographical handbooks), Oxford, Clarendon Press, 1955.